



Hénin Liétard

Marcher sur les bas-côtés

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

couverture : Camille Cazaubon / Caricature : Marc Large
© le dilettante, 2019

ISBN 978-2-84263-978-5

ACHTUNGTION!

Des lustres à engendrer des décennies. Des décennies que j'accouple des mots qui engendrent des pages. Des pages qui ont été publiées dans des bouquins, dans des revues à géométrie variable essaimées en France, en Navarre du bas, en Belgique du côté, sans omettre deux exemplaires vendus au Québec. Ce qui fait de moi, modestement, un écrivain d'envergure internationale...

De tous ces textes, j'ai extirpé des bribes et des passages pour étayer, rendre davantage cohérente l'œuvre que tu viens d'acheter.

En refourguant une seconde fois ces portions d'écrits, ça permet aussi d'encaisser des sous une seconde fois. Car agiter sa plume dans ces canards déchaînés m'a pas rendu le foie gras.

Alors, aux deux pelés et à la tondue de la Libération qui auraient déjà lu mes trucs par-ci, par-là, prenez ça pour du rab et remastiquez ces morceaux de madeleines.

Bonne digestion...

MARCHER

Cette saison, à nouveau, les fragiles perce-neige sont parvenus à briser la croûte terrestre. Si ces minuscules albinos têtus ont réussi à surgir des profondeurs pour donner un coup de périscope sur la vie en surface, il n'y a aucune raison pour que de savants médecins ne terrassent pas mes BK. Les bacilles de Koch sont d'infimes morpions qui effilochent mes rognons, leur texture est celle de la trame d'un vieux sac à patates. Tuberculose, c'est mon mildiou à moi. Mes reins ne filtrent plus rien. Je pisse du sang en grumeaux, et quand ma bite crache les caillots, je m'accroche à la foudre...

Depuis ce matin maman est presque morte. Pourtant, près de l'abattoir où elle m'emmène, elle ressuscite. Elle tente de me faire croire qu'elle ne

m'abandonne pas dans cet hôpital, que c'est pour mon bien, que j'en ai de la chance. Elle affirme que dans six mois je sortirai d'ici plus costaud que tous les gosses de la planète. J'ignore que l'urologue m'a généreusement octroyé six mois à vivre. De toute façon, je crois maman et je ne vois pas bien ce que représentent six mois ou un semestre.

Pour l'heure, je me fous de tout : il y a tant de choses à voir, à sentir. La campagne immense striée de haies sombres, ces futaies grêlées de corneilles et cette bâtisse fantastique qui s'approche, épouvantable et attirante tel un château inquiétant perché sur son rocher noir des Carpates.

Ce matin est frais comme du persil et la main de ma mère si tiède. Je suis tout guilleret. Pour la première fois je quitte mes terrils. On a roulé des paquets d'heures dans ce car geignard et y a eu qu'un seul arrêt-buvette. Maman m'a offert une menthe à l'eau, elle n'a pas soif. J'ignore que son corsage blanc à jabot est détrem pé de sueur et que, dans les poches de son tailleur noir, il y a juste le compte pour le voyage.

– C'est là ! Là-haut !

Là-haut, dans le Pas-de-Calais... N'importe quoi... Avec ses terrils, mon bassin minier est plus vallonné que ça. Deux collines poussives, mal élevées, flapiées. L'hosto au mitan. Le chauffeur

du car jaune et noir joue au conducteur de haute montagne et s'arrête à un carrefour.

– Ceux pour le centre de cure !

Maman décharge les valises sans l'aide du chauffeur. Il sait qu'il n'aura pas de pourboire, c'est du transport de fauchés et de paumés. Rien à attendre de nous. Donc il déhote sans faire gaffe si nos pieds sont sous ses roues. En guise d'adieu et d'échappement, il nous éclabousse d'un cumulonimbus qui empeste le gasoil. Pas le temps de croupir, un courtaud à la brosse et en blouse blanche se pointe dans une ambulance blanche et nous convie à y grimper. C'est la première fois que je m'installe dans une bagnole. La plus belle jamais vue. La preuve : je suis dedans ! Un rigolo, lui. Pour détendre l'atmosphère il chante pin-pon, pin-pon ! sur toute la course.

Le trajet dure trop peu à mon goût, je salive à fond les robinets. On prend soin de moi, on remplit des papiers, on me tapote les cheveux. On m'installe dans une chambre et maman range mes affaires dans le placard en métal : mes slips, mes chaussettes en gros lainage, des maillots de corps molletonnés, des shorts en Tergal gris, des pull-overs en V sans manches, un cache-nez à franges, un passe-montagne, une paire de pantoufles écossaises, un flacon d'essence algérienne, un autre de

citronnelle, puis encore un d'eau de Lourdes, du shampoing aux œufs, une brosse à dents « qu'il ne faut pas prêter », une brosse à cheveux « idem qu'il ne faut pas... », des chaussures bien cirées à lacets, une fourchette « qu'il ne faut se servir que de celle-là », des mouchoirs rêches d'amidon, des allumettes avec de la ouate à l'extrémité pour me curer les oreilles, une lime à ongles, des enveloppes timbrées à l'adresse de la maison, du papier à lettres avec des lignes pour écrire droit, deux livres de la Bibliothèque verte, une paire de mouffles, un album de Sylvain et Sylvette recouvert de Cellophane, des pyjamas dans leur emballage d'origine, des mandarines, plus une liste afin de contrôler ce qu'on ne va pas tarder à me voler.

Elle aurait même ajouté du papier-cul si chez nous on ne se torchait exclusivement qu'avec des carrés de journaux prédécoupés.

L'armoire verticale prend des hanches.

Elle plie mon pyjama avec l'étiquette « huit ans » sous l'oreiller. J'ai presque onze ans et je meurs. Lorsque je délaisserai ma chambre, mon placard, mon oreiller aplati, j'aurai une quinzaine d'années, à ras de la seizaine.

Chez nous, le seul luxe est électrique, c'est un gros poste TSF en bois avec des noms magiques et inconnus dans un cadran lumineux. L'aiguille

du cadran qui recherche les stations est toujours plantée sur Hilversum. Ça sonne lointain, insolite. Seule ma grand-mère l'écoute. Grand-père anime en direct Radio Estaminet, mon père, crevé en rentrant de la mine, va au jardin s'éblouir d'air et de végétation, ma mère a toujours une lessiveuse sur la monstrueuse cuisinière à charbon, moi et mes potes, graines de corons élevées naturellement dehors, on imite les cabris sur nos terrils. Alors c'est dire si je suis pantois en découvrant dans ce décor inhabituel mon voisin de chambrée! Il tripote une radio pas plus grande qu'une boîte à chaussures et il en fait jaillir de la musique américaine, puis, d'un genre de bouilloire branchée sur une prise électrique, il verse de l'eau chaude dans un bol, y ajoute une cuillère de poudre marron et ça sent le café! Jamais vu une dégaine pareille! Je ne trouverai aucun mot pour le dépeindre à la bande. Va mettre un nom sur l'innommable... J'en reviens pas, mais j'ai hâte que ma mère remonte dans le bus pour étudier cet étrange étranger.

Le premier choc, c'est sa coiffure avec ce tuyau de poêle doré et gominé qui se balance jusqu'entre ses yeux, son froc en toile d'un bleu délavé qui n'a rien à voir avec les toiles bleues qui habillent d'ordinaire les ouvriers, ses vraies bottes de cow-boy aux talons biseautés et son cran d'arrêt avec lequel

il jongle constamment. Le deuxième choc me cueille le soir même avant de se mettre au pieu. Je déballe mon pyjama tant amidonné qu'on le croirait congelé, tandis que l'autre se désape et ne garde que son slip kangourou pour tout accouplement nocturne. Cow-boy jusqu'au bout, il se trimballe un inquiétant holster à la hanche : une poche de plastique pleine d'urine. Et quelle urine ! Un pissat jaune rougeâtre et trouble...

Quelle chance, cette enfance malade ! L'insouciance absolue.

Bien sûr, faut tenir compte des examens fouillés dont tu sors dans le coaltar et qui te laissent urètre, uretère, vessie, râble et quéquette en lambeaux. Tu pisses des tessons de bouteille et t'as les nerfs en barbelés ; en plus des traitements quotidiens qui t'expulsent l'estomac en glaires acides, tout en détartrant tes intestins en chiasses boueuses. S'il n'y avait cette thérapie au bulldozer, la maladie en elle-même me fout peinairement la paix. Je suis comme à la maison : on me fait mon lit, nettoie ma piaule, lave, repasse mon linge, je mets les pieds sous la table, je profite du moindre interstice pour me carapater par monts et par vaux, avec en plus : des W.-C. à l'intérieur – chez nous, l'hiver, la guérite dehors, la merde au cul gelée – avec chasse d'eau, une baignoire en faïence, de l'eau chaude

directe au robinet, pas besoin de pesant baquet en ferraille sur la cuisinière à charbon, le chauffage central sans avoir à remplir la charbonnière ni à vider les cendres, et en plus du plus : pas d'école ni de sieste obligatoire. Issu des corons, je suis privilégié en comparaison des demi-cloches qui composent le commun de cette clique. Ils rêvent de passer leur vie ici. Échappés d'un roman de Zola ou d'une arrière-Cour des Miracles, ils ont dû être repêchés dans des berceaux en jonc échoués sur les rives glaiseuses de marais putrides. Ah! les gargouilles! Mais, à l'inverse, ils crachent pas de l'eau de pluie et engloutissent des hectolitres de vin. Leurs rudimentaires fonctions : dégoter du pinard et mater le cul des femmes. Ou à défaut siffler l'alcool de pharmacie et lorgner la croupe des juments ou le fion des canards... Imagine qu'ici les rois de royaumes de vase barbotent en plein conte de fées. Se lovant dans leur cocon en coton hydrophile, heureux comme des streptocoques en pâte.

Pour tous les ruraux, on est les dégénérés. Sempiternel, le discours, en boucle, le préjugé... Et pour l'ouvrier urbain, c'est toute la ruralité qui est désaxée, sodomiseuse d'agneaux, et eux tous englobés abjects, jus d'immondices par la noblesse, les princes et le Roi.

Pour les dieux qui contemplant d'en haut ces

amphibiens de marécages, ces vers de vase, ce sont eux les alcooliques-consanguins-pédophiles... À leur image...

Dans cette galerie de portraits raturés, de trognes à la Bruegel, virevolte un môme sur ressort, un séraphin éjecté d'une toupie. S'il se distingue avec sa frimousse poupine de la tribu des affreux, en plus de sa cervelle filandreuse, il est équipé d'articulations caoutchouteuses. De temps à autre, il a un coup de mou dans les rotules et il se répand au sol. Lorsque ça lui prend dans un escalier, il te le descend mieux qu'un cascadeur à la retraite. L'inconnu qui le retrouve en bas, tout démantibulé, désarticulé en « z » et « w », pense plutôt appeler la casse que les secours. Ben, non, il a rien le bonhomme en mousse. Le seul truc à craindre dans son anatomie anachronique, c'est le crâne. Peut-être mou de l'intérieur, mais dur à l'extérieur. Alors les toubibs l'ont coiffé d'un casque en cuir de cycliste pour amortir.

Et toute cette gueusaille s'ébat sans soucis, gambadant dans la vie comme dans une sarabande enjouée. Cependant, avec un neurone irrigué, on est aux premières loges pour constater qu'il y en a nettement moins qui sortent d'ici debout qu'allongés les pieds devant. Tout ça passe au-dessus de ma taille de môme rachitique. Je toise la vie du haut

de mes trois pommes et elle me semble exquise, semblable à un coup de cidre... Je ne me rends pas du tout compte que je fais partie moi aussi du marais, que je patauge dans la tourbière. C'est moi l'insouciant roseau, le chouette nénuphar...

Tout ça est relatif dans ces analogies, car je tartine allègrement dans la métaphore bucolique alors que dans le marais d'à côté a sévi un roseau vénéneux, un ignominieux roseau toxique. Ah ! Elle en a laissé de la boue dans nos mémoires, cette créature du bourbier... Et dans le millefeuille de nos souvenirs, plus proche de la bouse aplatie, desséchée, que de la fleurette insérée dans les lettres des premières amourettes, de l'edelweiss de fumier...

On l'apercevait de loin en loin, de temps à autre, il divaguait à proximité, mais errait aux confins de la connerie, dans tous les marécages avoisinants. Les futés du hameau l'appelaient Jean Marais. Les futés aiment se rassurer avec un idiot du village. Les futés du bourg les surnomment « les idiots du hameau ». On déclenche des guerres pour moins que ça. De toute façon, personne ne connaissait son nom de famille à Jean Marais. Peut-être que lui-même l'ignorait. Lui-même et tout le monde s'en foutaient de son nom. Le garde champêtre passait de temps en temps voir s'il était pas mort depuis huit jours, raidi, bleui, la crotte au cul bien

séchée. Pas de papier-cul, on devra le décrotter à la truelle.

Et il fallait la connaître, son adresse. C'était même pas un taudis, carrément un amas que l'on croirait échafaudé par des castors éthyliques. Des feuilles de roseaux, des branchages de machins, des plaques en ferraille de trucs, enfin de ces matières secondaires qui jonchent ces jungles du bout du monde. Ses voisins les plus proches étaient les ragondins. Il en chopait trois ou quatre par semaine pour les bouffer. La preuve qu'il n'était pas tout à fait embouti du crâne, c'est qu'il bernait les ragondins, qui sont eux-mêmes bien loin d'être abrutis. Parfois, il en gardait un de côté pour les périodes de disette, puis il en faisait un pote. Il le nourrissait avec les restes de ses congénères...

Chaque semaine il allait au village avec sa charrette l'emplir de cinquante litres de piquette. C'était l'attraction des poivrots du coin qui venaient alors se foutre de sa gueule. L'avantage du village par rapport à la ville : le temps et l'attention aux autres, tout le monde prend le temps de se foutre de la gueule de tout le monde. À la fermeture du bistrot, tout le monde rentrait chez soi. En riant. Y a ceux qui ont des chez-soi, ceux qui squattent chez d'autres dans les granges des alentours et lui qui rentrait, hilare, vers ses marais en poussant

sa carriole de guingois dans les rayons de lune. Ce n'était pas nuit calme à la campagne avec ce demi-quintal cahotant qui bling-badablanguait dans les ornières. Au moins, durant cette nuit-là, il n'y aurait pas de guerre... En v'là déjà une qui ne sera pas perdue.

Malgré sa marginalité, il avait un point commun avec certains salariés en début de mois : il convertissait son argent en carburant qu'il brûlait en quelques jours. Et il consommait un max. D'où lui venait son pécule ? Quelques-uns évoquaient une grand-mère qui l'aiderait, la plupart pensent qu'il monnaye des plantes et des poudres dont il a le secret, des sorts qu'il jette, des incantations qui... Chut ! Ce sont des sorcelleries qu'on esquive dans les conversations...

Là, comme il ne distinguait plus le jour de la nuit, on peut dire qu'il cramait sa réserve en trois fois vingt-quatre heures. Alors, il partait au hameau refaire le plein. Il s'arc-boutait contre son chariot et se laissait guider par son foie qui était une fidèle boussole. C'est en chemin qu'il rencontra Paulette qui revenait de l'école. Paulette, la petite fille de l'épicière qui tient le Bazar magique avec plein de tonneaux des Danaïdes à l'intérieur. Disons que c'est elle qui l'a vu en premier. Elle connaît bien Nono. Et puis sa mère le répétait assez souvent

qu'il était gentil, le Nono. Lui, il repère une petite silhouette floue qui émet des sons ouatés. Elle lui tire la manche. « Attends, je vais faire pipi! » Il pige rien. Il s'efforce d'écarquiller les yeux et d'ouvrir les esgourdes. C'est une fille accroupie au bord du fossé qui baragouine. Il s'approche pour mieux entrevoir cette histoire de jet dru. Il est curieux, il n'a jamais vu comment c'est fait une femme. Elle parle aigu, il veut juste enfin savoir. Elle piaille fort maintenant. Il perçoit mal, et puis qu'elle arrête de remuer aussi... Est-ce que c'est doux? Oui, c'est doux, une petite motte de soie. Est-ce que ça sent bon? Il sait pas. Oui et non. C'est bizarre. C'est à cause de ces remugles de tourbe qui t'envahissent de tout partout, qui te poissent jusqu'à ton intérieur. Il retourne y mettre le pif. Putain! Arrête de gueuler et de gesticuler! Merde alors! Voilà. C'est mieux. On a le temps, et c'est pas tous les jours non plus. C'est même la première fois. C'est important une première fois. Faut pas saloper l'instant...

La grand-mère de Nono montra sa dernière lettre à un journaliste. Nono expliquait maladroitement mais récapitulait lucidement qu'il ne comprenait décidément rien à rien. Déjà à son procès, il n'avait rien pigé. Entre son arrestation et le jugement il s'était passé cinq ans. Cinq ans au chaud,